

Patrimoine du Pays de Forcalquier

Bulletin N°10 - Novembre 2007 - Prix : 3 Euros

Sommaire :

Le moulin Delestic Jeanine Bourvéau-Ravoux

Thèmes sémantiques pré-indo-européens. Sous le signe de la pierre.
Janette Quézel-Ambrunaz

Lurs : son église paroissiale, ses chapelles, ses cloches, ses oratoires.
Marguerite de Villèle

Malijai Suzanne du Chaffaut

Recherches sur l'aqueduc de la Mère des Fontaines, à Forcalquier.
Jeanine Bourvéau-Ravoux

Mort d'un patriarche Roland André, dit Delbosco



L'efficacité des bénévoles : Le débarras du Moulin Delestic

Le moulin Agnelier, dans la vallée du Largue, présente un grand intérêt car il comporte des installations diverses et juxtaposées au cours des temps. Il a été étudié et a fait l'objet d'un classement, mais malgré les projets de restauration, la longueur des recherches de parenté pour la succession du dernier propriétaire, Lucien Delestic, descendant d'une grande famille de meuniers, a accentué les dégradations et l'accumulation de vieux matériaux déjà amorcées précédemment.

En même temps il a été pillé et dépossédé de tout objet pouvant refléter la vie ordinaire de tous les jours dans une maison provençale et pouvant être vendu à la brocante !

Le moulin est maintenant propriété de la municipalité de Reillanne qui, soutenue par le Parc du Luberon, a un projet de rénovation.

Il y a quelques mois, passant par la vallée du Largue, j'avais été effarée par l'état des abords du moulin. J'avais alors proposé au Maire et au Parc un commando pour débarrasser les dépôts sauvages qui souillaient ce site magnifique, entouré de très beaux arbres, afin de lui restituer un aspect plus agréable ; notre proposition était restée sans réponse.

En septembre, Danielle Musset, conservatrice de Salagon et Patrick Cohen du Parc du Luberon, visitant l'intérieur du moulin, se sont aperçus que partout, des papiers anciens étaient mélangés à des monceaux de vêtements abandonnés par des squatters et à des déjections de pigeons. Ils ont réalisé que le dégagement du moulin par des professionnels provoquerait la perte définitive de ces papiers et qu'il fallait les sauver par un tri minutieux. Ils nous ont contactés. La pluie et le froid attendus à l'automne nous ont décidés à répondre très rapidement à cette demande de sauvetage

Une fois battu le rappel, des adhérents, des amis, des associations du Clapas et d'autres qui nous ont rejoints attaquaient le problème sur tous les fronts : certains à l'extérieur, les autres à l'intérieur.

Au cours des week-ends successifs nous avons eu la satisfaction de voir le moulin être dégagé pièce par pièce, les hangars vidés de leurs détritrus, le devant du moulin dégagé de sa végétation sauvage, des bidons et des pneus. Quatre bennes ont à peine suffi à emporter tout ce que nous avons sorti en ayant soin de conserver tout ce qui pouvait être utile à la remise en forme du moulin.

Les adhérents du patrimoine du pays de Forcalquier, de Formega, des Amis du Luberon ainsi que d'autres venus sur le terrain, ont eu beaucoup de courage et de volonté pour faire ce travail, très physique, souvent très pénible et désagréable. Bien sûr les bonnes volontés se sont un peu émoussées avec le temps, mais l'équipe de base a tenu bon et s'est adaptée en créant quelques habitudes agréables : l'un apportait du café chaud, l'autre du punch, un troisième une bonne bouteille. Nous avons instauré les grillades sur les braises du feu qu'alimentaient les vieux bois et tout cela avec la chance d'avoir eu, pendant plusieurs week-ends, un temps magnifique : nous avons vu se dorner des arbres pendant que d'autres rougissaient, et finalement, en une nuit de gel, leurs feuilles sont tombées et nous étions heureux d'être là, ensemble.

Bravo et merci à tous : Marcel André l'homme-feu qui, avec Jacques ont formé un duo d'une efficacité redoutable, Janette toujours en forme, Paulette et Yvette les femmes-café, Hubert l'homme-brouette, Evelyne et Lucette les femmes-balais, Maurice, Antoine et Isabelle, Pierre l'homme-broussaille comme nous les avons nommés !

Merci à tous ceux qui sont venus, souvent à plusieurs reprises, relevant leurs manches et enlevant chaque fois quelques verrues du moulin : Patrick et Françoise ; Maurice et Marie-Paule ; Marie, Gaston et leur fils venus avec un élévateur. M. Marty et M. Cohen du Parc du Luberon et surtout Danielle Musset qui a trié tous les papiers. Un grand coup de chapeau à tous !

Notre entreprise tire à sa fin, le vieux moulin va retrouver son calme après ce toilettage avant que les spécialistes des rénovations viennent lui rendre vie.

Nous, nous l'avons entendu nous dire merci pour lui avoir rendu sa dignité.

Jeanine Bourvéau-Ravoux

Couverture : Moulin Delestic, salle de meules, photo Emile Lauga avec aimable autorisation d'Henriette Lauga.

Thèmes sémantiques pré-indo-européens. Sous le signe de la pierre

Introduction : remplacement identitaire d'un petit territoire dans un vaste ensemble

Nous avons évoqué la base pré-indo-européenne Seg, à l'origine de Segoncia (Sigonce), Segustera (Sisteron), les Ségobriges, peuple celte du nord de Marseille et autres Segesta ou Segovia, villes de Sicile et d'Espagne, dans le bulletin précédent. Nous allons poursuivre cette veine étymologique qui nous ramène aux millénaires d'avant Jésus-Christ, dans ce vaste ensemble qu'est le monde méditerranéen où s'inscrit le petit territoire du Pays de Forcalquier.

La présence humaine dans cette zone géographique est attestée aux premières heures de nos balbutiements, par les innombrables richesses que les sols ont révélées. Dans le domaine du dessin pariétal ou de la sculpture, on fait remonter (pour le moment) l'art de l'humanité jusqu'à plus de 30 000 ans si l'on veut citer la grotte Chauvet en Ardèche.

Il n'est donc pas abusif de parler de culture méditerranéenne, que des apports successifs ont générée et vont transformer au fil des millénaires. Rappelons que la linguistique fait appel aujourd'hui aux pré-indo-européens, population indigène d'une époque (au IV^e millénaire, soit il y a plus de 5 000 ans) au cours de laquelle des envahisseurs en provenance des steppes de l'Asie que l'on qualifie d'Indo-Européens reconnus par le grand linguiste André Martinet¹ vont se présenter à notre ponant néolithique européen.

L'historien de la Provence, Raoul Busquet², et les « spécialistes des questions celtiques » nous dit-il, situent la première grande invasion celtique en Gaule au cours du -XI^e siècle. À cette époque les Ligures, que l'on assimile plus ou moins à des Celtes de la Mer du Nord sont établis sur les rivages nord de la Méditerranée, de l'Apennin toscan aux Pyrénées. Au -X^e siècle, ils sont refoulés de Toscane par les Étrusques, et les Ibères (Celtes aussi) les auraient repoussés jusqu'au Rhône.

Durant cette période, les Phéniciens explorent toujours les golfes clairs, s'appuyant à de juteux comptoirs ! Ils laisseront le toponyme « Phoenice » à Pomègues (ou Ratonneau) ainsi que notre « pourpre », du grec « phoinos » signifiant rouge, teinture, étoffe et le coquillage exploité là (et à l'origine de leur nom).

Autour de -VIII^e s, on relève la présence de navigateurs doriens de Rhodes. Ces Rhodiens que l'on assignerait bien, en paternité hydronymique de Rhodanus : le Rhône (attribuée au celtique par Rostaing³, au pré-celtique, au pré-indo-européen par d'autres) tout comme de l'ancienne Rhodanousia, rive droite du Rhône à Beaucaire puisque la première fondation d'Arles est volontiers accordée à ces Grecs.

Au -VI^e s. les Ligures s'installent au Sud-Est de la Gaule, tandis que les rivages reçoivent la visite des Grecs phocéens qui créent Massalia en -600 et des Étrusques qui fondent un important site portuaire à Lattes (Montpellier-Sud) avant l'arrivée de la 2^e grande vague des Celtes au -V^e s. Ces derniers occupants vont s'amalgamer aux déjà présents Celtoligures et former une sorte de fédération celtoligure des Salyens du Bas-Rhône, pour aller affronter les Romains et saccager Rome en -390.

C'est ainsi que les hasards de l'histoire, avant le formidable bouleversement culturel que sera au I^{er} siècle avant notre ère l'invasion des Romains transportant le latin dans leurs chars, auront transmis une multiplicité d'étymons de civilisations différentes, au fur et à mesure exhumées.

1. André Martinet, *Des Steppes aux Océans. L'Indo-Européen et les Indo-Européens*.

2. Raoul Busquet, *Histoire de la Provence*.

3. Charles Rostaing, *Toponymie de la Provence*.

Cette proto-langue pré-indo-européenne, véritable substrat néolithique décliné sur des thèmes sémantiques seulement, aucun état de langue stable n'ayant pu être établi est bien vivante encore, dans la moitié sud de la France et chez ses voisins de *Mare Nostrum*, recouvrant une immense partie de la toponymie actuelle de la Provence.

Séquence KAL-KLAP-KAR (pierre-rocher)

KAL

Caljo, le caillou du Gaulois donnera en français chailos (en francien du XI^e s.), chaillou (XII^e s.), caillou (picard du XIII^e s.). Caillasse (XIX^e s.), caillasser (fin XX^e s.) sont les derniers rejets.

Klalix (de Grec).

Calx, calculus (du Latin) donneront chaux (XII^e s.), calciner (XIV^e s.), calcaire (XVIII^e s.).

La *calado* pavée de *caladoun* en Provence. À Villefranche-sur-Saône dont les habitants sont nommés les Caladois, il y a une « rue de la Calade », irréfutable tautologie toponymique, tout comme à Mane par ailleurs ; (comme on arpente des « rue de la charrière » ou carrière dans le domaine d'Oc !). La *calanco* c'était un chemin en pente en Provence du XIII^e s. Châlons-sur-Mayenne c'était encore *Caladunum* en 870, ville celtique latinisée comme Lyon-*Lugdunum*.

Caille (Alpes-Maritimes), lieu rempli de cailloux ; le *caiao* en provençal ; rue et quartier du Caï à Reillanne ; Chaille, Chaillot en langue d'Oïl ; la *calle*, rue en espagnol.

Cagliari (Sardaigne).

Callas (Var)-Calas (B.-d.-R.)- Le Caylar (cause du Larzac-Sud).

Chaudol, chaudon, Plan de la Chaude (lieux des Alpes-Maritimes après palatalisation).

Dans sa *Toponymie de la Provence*, Charles Rostaing nous indique que le Monte-Celeg de 1050, palatalisé⁴ en Mount-Salié et enfin Montsalier (Alpes-de-Haute-Provence) serait en fait l'étymon Kel, variante de la base Kal donc doublon sémantique⁵ liguro-roman. Frédéric Mistral, ignorant les découvertes que feraient ses épigones, voulait tirer là du sel, de mines absentes du paysage.

KLAP

Le clap, tas de pierre cher aux Provençaux et Catalans. La *clapo* (rocaïlle, éclat de pierre, la pierre).

Le Claps, chaos de rochers de Luc-en-Diois ; **Claps** (B.-d.-R.).

Le clapas, lieu couvert de pierre que l'on retrouve dans le vieux surnom de Montpellier (Hérault) : « lou Clapas », qui évoque certainement la terrasse dominant les environs, au point culminant de la ville. C'est cette assise de pierre qui, depuis l'époque de Louis XIV stratifié là, constitue la « Promenade du Peyrou » (« Lou Peirou de Mount Pelié »)⁶. La pierre latine *petra* conduira au provençal *piero*, se substituant à la vieille provençalo-pré-indo-européenne *clapo* pour finir sa mutation en faux Pérou d'Amérique.

Lou clapié, passé du tas de pierres où logeaient les lapins, à la cage. Terme naturalisé français en clapier comme calade, calanque, Claparède...

Claviers (Var) sur un rocher, dans la commune de Callas.

Clapiers (Hérault).

Clavels (Trévans, A. H.-P.).

Claret (A. H.-P. et Hérault)

L'Esclapon (Comps, Var) où gisement néolithique.

4. Palatalisation : modification d'un son. Le phonème K de « Celeg » germanique, va se transformer en S de Salié.

5. Doublon sémantique : équivaut à une tautologie, où deux composés ont le même sens.

6. Toutes les références à la langue provençale ainsi que ce qui concerne Montpellier se trouvent dans l'incontournable dictionnaire en deux volumes de Frédéric Mistral, *Lou tresor dóu Felibrige*.

Clans (Nibles, A. H.-P.), **Les Esclans** (La Motte, Var) et **Esclangon** (La Javie, A. H.-P.)
Le Réclapous (*Rivus Clapofus*), entre Reillanne et Vachères, oronyme et hydronyme, soit relief et cours d'eau confondus. Du verbe provençal esclapa (briser en éclats).
Col, ravin, ruisseau, massif de **Clapouse** et ravin de **Clapousse** voisin (A. H.-P.).
La Clapouso, ruisseau du Gard. Tous dérivés de la clapo (la pierre).

Ce Klap pré-indo-européen s'est assuré une prolifique descendance par l'entremise gauloise. « La langue gauloise restera imprégnée du substrat pré-celto-ligure », écrivait le linguiste Albert Dauzat. Ultérieurement, la riche langue des troubadours de « Provence » (qui désignera longtemps l'ouest du Rhône aussi) alimentera abondamment le lexique français. Ainsi ce provençalisme francisé qu'est « clapier » est-il reconnu par un important dictionnaire étymologique de langue anglaise (*The illustrated heritage dictionary*) pour être l'origine du terme anglais *clap* (« *from old French from old Provençal clapier* »). Dans l'expression verbale signifiant « applaudir » aujourd'hui, entendue dans « clap your hands ! », nous ne pouvons guère éviter de voir le vieux français « clapper des mains », emprunté au provençal « *clapa di man* » exporté Outre-Manche dans le but d'inciter les Grands-Bretons pudiques à manifester davantage leur allégresse !

KAR

« Avec Kal, c'est la racine pré-indo-européenne la mieux connue... utilisée par le plus grand nombre de populations pour désigner la pierre... Une de celles qui sont le mieux représentées en Provence », écrit Rostaing. Vaste aire linguistique européenne. De **Carrara** (Italie) à **Cardiff** chez les Gallois, à la **Carniole** ancienne, province autrichienne, à **Carcassone** pour ne citer qu'un appellatif de l'Ouest occitan. (Et vraisemblablement **Carmaux**).

Dans les Bouches-du-Rhône : **Carry-le-Rouet** ; **les Quarrès**, vallon à **Carpiagne** ; **Carro** à Martigues ; **Caronte** près de Berre ; **Carconte** près de Salon-de-Provence ; **le Caïron** à Marseille, **Carnieux** (B.-d.-R.).

Dans le Var : **Carqueiranne** ; **Cadry** près de Barjols ; **Carcès** ; **Carnoules**.

Dans les Alpes-Maritimes : **Carras** ; **Carros** ; le pont de **la Carniole** (Var).

Dans le Gard : **Saint-Laurent-de-Carnols** ; **Carniol** (A. H.-P., *Carnihols* au XIII^e s).

Cassis (B.-d.-R.) est une tautologie de 2 étymons pré-indo-européens, signifiant « pierre ». Au II^e siècle de notre ère c'était Charsit.

Caron (Hérault) ; **Caromb** (Vaucluse, *Carumbum* au XI^e s.).

Carluc (Céreste). C'est « lieu de pierre ». *Carus locus* en latin puis *Carlucus*...

Chardavon (Saint-Geniez, A. H.-P.) et sa Pierre Écrite, en latin du V^e s. *Cardaonis* au XI^e s.

Dans la région de **Chaudol** (A. H.-P.), le cartulaire de Saint-Victor désigne un col, *colla Carpal* au XI^e s.

Le terme provençal *caire* diphtongué⁷ dans sa prononciation (= caïré) est un gros rocher ou un tas de pierres. On le rencontre jusqu'en Périgord, transcrit Cayre.

La Motte-du-Caire (A. H.-P.), **La Bastide du Caire** (B.-d.-R.).

Le **Grand Queyron** (3 067 m), le **Queyras** et la tribu gauloise des **Quariates** (tous sur Hautes-Alpes).

Toujours par palatalisation on a **Cheyre** et **Cheiron** en Provence et Auvergne. Face au *Kraouros* grec, le provençal a eu *crau*, lieu pierreux et le pyrénéen *carau*, formes vraisemblablement transmises par les Celtes.

Carnac (Morbihan) comme le **cairn** irlandais importé au XVIII^e s. ou le **karn** celtique grand-breton procèdent de la même pierre. Cette racine celtique Kar, donnera le char gaulois (« Carbanto ») qui s'arrêtera au fort gaulois (« rate ») comme à Besançon où subsiste « le fort

7. Diphtongaison : son voyelle prononcé avec 2 phonèmes différents, comme aïe.

des Rates ») pour arriver à Carbantorate⁸, notre Carpentras. L'envahisseur romain empruntera le char gaulois pour acheminer un *carrus* latin, d'où partiront les cars, carrières et carrés du français.

Séquence Bar-Ber-Bor (pierre, rocher, éperon, mont)

BAR

La racine la plus productive de cette séquence, elle aussi fixée à sa pierre-rocher.

Barro, une « hauteur » chez les Gaulois. La barre rocheuse en français.

Cette barre verticale ou horizontale partie pour l'Angleterre en 1066 dans les soutes du Normand Guillaume le Conquérant, utilisée en « comptoir-débit », reviendra et se répandra en « bar » au XIX^e s., pour concurrencer le « café » français !

Lou barri, le rempart et lieu de pierres dressées (*li bar*) se retrouve en grec dialectal et en espagnol (= « le quartier » : *barrio...gotico* de la vieille Barcelonne catalane).

Barri, village troglodytique sur les hauteurs de Bollène-Nord (Vaucluse).

Barrula ou **barroula**, verbe provençal qui « traîne » encore un peu dans les maigres reliefs des remparts de Forcalquier où « roulent » quelques *barroulaire* chats sursitaires.

Barles (A. H.-P.), *Barlis* au XII^e s.

Barrême (A. H.-P.) dont le suffixe « ema » est signalé en Asie Mineure par le linguiste italien Trombetti qui l'atteste aussi en pays ligure ; malgré la faible pénétration gauloise en région alpestre, l'origine étymologiquement celtique de Barrême ne saurait être déniée, nous dit Rostaing, ajoutant que l'accent circonflexe est de pure fantaisie car n'ayant jamais remplacé un ancien phonème S.

Barras (A. H.-P.), au pied d'un escarpement rocheux. La devise de la famille du vicomte révolutionnaire rappelée par Mistral, était doublement symbolique : « Li Barras viei coume li roucas ».

Bairols (A.-M.), sur une crête montagneuse de 850 m. Orthographe identique depuis le XI^e s !

Barjols (Var), avec vraisemblablement son S du locatif latin *locus*.

Le cas Barcelonnette

La ville des « Barcelonnette », partis aux lointaines Amériques a-t-elle dû attendre la première moitié du XIII^e s. pour être fondée et nommée par Raimond Bérenger V ? Petit-fils d'Alphonse Ier (roi d'Aragon-Barcelone et suzerain en Languedoc-Provence) par son père et héritier du comté de Forcalquier par sa mère Garsende de Sabran, fille du comte Guillaume IV, Raimond Bérenger V a uniquement donné l'ordre de « reconstruire » une ville nommée *Barcilonia* en 1231. À cette date, le toponyme est fort répandu dans la région. C'est Rostaing et l'historien Poindron qui feront voler en éclats la légende de Barcelonnette la « catalane ». En effet on a un Hugonis de *Barcelluna* en 1159, là où se trouve aujourd'hui **Barcelonne** (Chabeuil, Drôme).

Barcinona en 1171, dans la Drôme comme la **blache de Barcelone**.

Barcelonne (Gers).

Barcilonnette (H.-A.) à 764 m sur une croupe, était aussi l'ancien nom de Saint-Laurent-du-Var, orthographié **Barcilonnette**. Dans le Var également des ruines portent le nom de **Barcelonne** à Saint-Maximin.

Ce très utilisé toponyme comporte 2 racines pré-indo-européennes Bar et Cin (Mont-Cenis...). Raimond Bérenger V, « le plus grand règne et le plus fécond que la Provence ait connu », dicit Raoul Busquet, a très certainement fait reconstruire une ville appelée *Barcilonia* qui existait, comme tant de ses sœurs en terre d'Oc avant 1231.

8. Alain Rey, dans l'édition 2005 du *Petit Robert des noms propres*, fait fréquemment appel aux pré-indo-européen, ligure, gaulois... dans ses étymologies : Carrare, Carpentras...

BER

Cette variante de Bar est présente dans tout le bassin méditerranéen. D'un mont de Phrygie en Turquie (**Berecynthus**) la Syrie (**Beroea**), à l'Éthiopie (**Beressai**), en passant par la Crète, la Macédoine, l'Espagne, le nord de l'Europe.

Au Liban, **Beyrouth**, c'était Berytos.

Berre-les-Alpes (A.-M.), à la transcription inchangée depuis le XIII^e s..

La Barben (B.-d.-R.), sur un éperon, c'était *Berbentem* au XI^e s.

Embarben, lieu-dit à Saint-Chamas (B.-d.-R.), au pied d'une falaise.

Le Berbené, montagne dans les Alpes-de-Haute-Provence.

La Tour d'Embarbe (A. H.-P.). Rostaing invoque ironiquement l'attraction paronymique⁹ de la barbe, s'exerçant dans nombre de toponymes (même attrait de sons voisins pour des ponts « romans » dits « romains »). L'incomparable et incontournable chantre de la Provence qu'est Patrick Ollivier Elliott¹⁰ écrit que « le nom de Domitius Ahenobarbus resterait attaché au pays grâce à cette tour ». La barbe du consul romain en charge du bon fonctionnement du tronçon de « la plus ancienne route construite de France, assurant la liaison Italie-Espagne, nommée *Via Domitia* », comme le rapporte le panneau historique de Céreste, cette barbe, ne s'est-elle pas prise dans le vieux toponyme indigène tout comme Sainte-Barbe, familière des lieux ? Pour une tour hautainement plantée, depuis le XII^e s., assignée à surveillance de territoire non plus gallo-romain, mais de la Provence de Raimond Bérenger V sortie de la tutelle catalane et ouverte aux pigeons maintenant !

BOR

Cette variante qui désigne une hauteur s'illustre dans de nombreux élargissements de sens. Adoptée par les Ligures et identifiée chez les **Bormanni**, peuplade antique dont témoigne quantité d'appellatifs.

Bormes-les-Mimosas et **Bormettes** situées sur des hauteurs dans le Var, « en dehors de toute influence gauloise », écrit Rostaing (*Borma* et *Bormita* au XI^e s.)

Saint-Martin de Bromes (A. H.-P.), au pied d'un éperon et du Colostre.

Les Celtes du Nord se servirent de cette racine présente dans les **Bourbon**, **Bourbonne**, **Bourboule** et qui demeure dans la « **bourbe** » du français. C'est la divinité gauloise des sources **Borbo-Bormo-Borvo** qui se tapit là et dont le patronyme breton d'une pionnière fondatrice-chercheuse en sources archéologiques semblerait témoigner ! Comme le **Boulbon** (B.-d.-R.) du bord du Rhône qui était marécageux et où Mistral avait enregistré la prononciation Borb.

Séquence Mag-Mal-Man (rocher, hauteur)

MAG

Cette racine apparaît dans la toponymie antique.

Magala, montagne d'Asie Mineure chez les Bibliques Galates.

Magalia, quartier de Carthage et **Magdala**, ville de la Bible.

Magirtos (Turquie), **Magoa** (Irak), **Magea** (Sicile), **Magrada** (Espagne).

Majastres (A. H.-P.), sur un rocher de 1 160 m, *Terra Magastris* au XI^e s. L'étymologie traditionnelle proposait le latin « *male jactus* » (= mal situé) que fournissait déjà **Malijai** dont le village avait changé de rive de Bléone au XII^e s.

MAL

En albanais, « **mal** » c'est montagne. Pour les Gaulois « **mello** » était hauteur.

9. Paronyme : mot phonétiquement très proche d'un autre, comme collusion-collision.

10. Patrick Ollivier Elliott, *Luberon (Nord)*.

La Malle (A.-M.), château-ferme à 1 000 m au nord de Grasse où *oppidum* ligure.

Mala (A.-M.), anse à pic à l'ouest du Cap d'Ail.

Malignon et **Serro de Malla Folgaireta** (au XII^e s.), lieu non identifié, région de Barjols (Var).

Col de Malcort (Lardiers, A. H.-P.) à 1 375 m.

Malaucène (Vaucluse), au vieux château juché sur un rocher, vraisemblable tautologie avec le suffixe Ken (celui du Mont-Cenis). Les hypothèses du poudingue (molasse), du mauvais souper (*mala cena*) ou l'air malsain sont peu convaincantes.

Malaussane, villages du Gers et des Pyrénées-Atlantiques.

Malamaire (A.-M.), au pied d'une colline.

Quant aux **Mallemoisson-Mallefougasse**, le préfixe latin entraîne bien un second élément latin traduisant moisson et fougasse.

MAN

Variation signalée par Trombetti, linguiste italien, au sens de colline.

Mane, sur une petite colline. *Manoa*, au XII^e s., procède de Manowa dont il existe un équivalent en Asie Mineure. « L'abbé Féraud y voyait le souvenir des mânes, divinités païennes », écrit Rostaing !

Manosque, avec son suffixe Asca unanimement accepté comme ligure. Mais qu'en est-il du préfixe ? Alors que *Manoasca* est la plus ancienne transcription (en 978), c'est *Manuesca*, plus tardive, que l'abbé Féraud privilégiait pour celtiser en « rivière pleine de sources » ! Cela n'enlève toutefois rien au considérable travail du chercheur local né trop tôt.

Les Manouines (A.-M.), dans une zone accidentée, *Mannoïnas* où s'élevait un château détruit au XIII^e s. par « notre » Romée de Villeneuve !



À gauche le rempart de Mane,



À droite la principale porte forte de Manosque

Séquence Mar-Mer-Mor

MAR

Cette base existe en Italie d'où notre « marron »-châtaigne provient et en ibero-roman.

La pierre des **marelles** ou **merelles** et le **marel-merel** qu'était le palet-jeton. (Des photos de ces dalles gravées trouvées à Ganagobie, Saint-Pierre de Pierrerue, Salagon et la motte castrale de Niozelles constituant une véritable série de ce jeu connu dès l'Antiquité et objet plutôt rare par ailleurs, sont présentées dans l'exposition intitulée « L'An Mil en Pays de Forcalquier » restituée fidèlement dans un authentique livre d'histoire locale intitulé « Exposition » le temps d'une visite).

Marro, colline non identifiée dans le secteur de Céreste.

Mariand (La Javie, A. H.-P.), au pied d'un roc escarpé que l'abbé Féraud identifiait comme observatoire.

Martigues, où Mar s'élargit en Mart (qui s'est aussi assuré un bel avenir).

MER

Étymon rencontré en Asie Mineure, en Italie (**Merinum** dans les Pouilles), en Espagne.

À l'origine de l'oronyme **Mercantour**.

La Mérindolle, auprès des ruines romaines du Pont-du-Roi (Fos, B.-d.-R.) et au sud-est d'Aix.

Mérendol (B.-d.-R.)

Mérindol-les-Oliviers (Drôme) où trouvailles néolithiques et **Mérindol** (Vaucluse), tous deux sur une butte. **Mirindol**, château aux environs de Nice.

MOR

Le Mormorion, pierre précieuse mentionnée par Pline, se rencontre en Inde, à Alexandrie, à Chypre, en Thrace, en Cappadoce, à Tyr et chez les Galates, comme dans les Alpes.

Mornas (Vaucluse), *Morenatus* au VIII^e s. et son château sur une arête.

La Moraine, empruntée au savoyard.

Le latin *moene*, rempart.

Mora, en Toscane, ou **morena** à Trieste et en Espagne ou **mur** en Pays Basque, c'est un tas de pierres (nos *clapas* et *peirié* en provençal). Le catalan et l'espagnol **morro** (monticule) sont peut-être à l'origine des **mornes** des Antilles au XVII^e s.

La Maurienne, citée par Grégoire de Tours au VI^e s., n'a pas attendu les incursions sarrasines pour être baptisée, pas plus que le massif des **Maures** (de l'adjectif latin *maurus*, signifiant sombre et s'appliquant souvent aux reliefs, nous dit *Le Robert des noms propres*, sous la plume d'Alain Rey). Mais la coïncidence a voulu « qu'un centre d'entreprise de brigandage » (selon Busquet) des Sarrasins, point de départ d'un deuxième siècle de piraterie dévastatrice de villes de Provence (IX^e et X^e s.) était cantonné à La Garde-Freinet, dans la chaîne au prédestiné oronyme de Maures. Là on y trouve **La Mourre**, une parmi les nombreuses déclinaisons qu'a entraînées dans les sites rocheux le terme polysémique¹¹ provençal *mourre*, avec ses deux sens de « rocher » et de « museau-groin-tête », très fréquemment mal traduit. Les rochers arrondis du chaos de Forcalquier sur le chemin des **Mourreisses**, frère du toponyme **Mouirouès**, à l'entrée de la barre des Dourbes (est de Digne) ou le **Mourre nègre** (= rocher sombre), point culminant du Luberon sont quelques-uns des innombrables exemples. Le sens de relief, montagne, rocher, masse sombre dans la racine Mor, a dérivé sur la couleur noir ; le grec *mauros*, comme le latin *mauris* désignaient les humains (les Maures de Mauritanie). Phénomène identique d'ailleurs pour toutes les couleurs de peau auquel n'a

11. Un mot polysémique a plusieurs sens.

pas échappé l'adjectif latin *niger* (noir, sombre), devenu *négré* avec le même sens en provençal et désignant race et contrée (nègre, Niger) pour retourner au Mourre Nègre !

Séquence Tar-Tur-Tor (pierre, rocher, hauteur)

TAR

Racine toponymique signifiant encore la pierre.

Tarascon, sur un rocher dominant le Rhône. *Tarascone* au X^e s. Suffixation unanimement attribuée aux Ligures.

Tarascon (Ariège).

Tarragone (Espagne) détruit l'hypothèse d'étymon gaulois car Tar s'étend sur tout le bassin méditerranéen, donc bien pré-indo-européen dit Rostaing.

Taravon (Volonne, A. H.-P.), *Taraono* au XIII^e s. Nom d'un ruisseau autrefois chapelle. Une consonne s'est introduite pour supprimer l'hiatus.

Tartonne, au relief chaotique. Il y en a 2 dans les Alpes-de-Haute-Provence (Barrême et Puimichel).

VARIATION TAL

Elle apparaît en Grèce à **Talarm**, montagne de l'Épire.

Tallard (H.-A.), *Talarmo* au VIII^e s.

Taloire (A. H.-P.), village perché sur un piton.

VARIATION TOB

S'applique aussi à une hauteur.

Elle explique **Thoard** (A. H.-P.), déjà *Toard* au XI^e s. L'hiatus que constitue la rencontre de deux voyelles exclut la base Tor.

TOR

Tor, en celtique, c'était une hauteur. Le latin avait *torrus* et en provençal roman « *lou tor* », c'était le tertre.

Allons jusqu'à **Torino**, Turin trouve là aussi son origine.

Thorame (A. H.-P.), *Toramina* au XI^e s., paronyme de Taormina en Sicile.

Thorame-Haute, le plus ancien village, est au pied d'un rocher.

Thorenc (A.-M.), *Torenco* au XIII^e s.

Tourtour (Var), colline allongée de 640 m, *Tortor* au XII^e s.

Le Thoronet, sur une butte près de Gourdon (A.-M.)

L'abbaye cistercienne du **Thoronet** (Lorgues, Var), la 3^e sœur provençale.

Sommet du **Tourtoureau** (2 025 m) ; **Clot du Tour** (1 666 m) ; **Glacier du Tour** (A. H.-P. et Haute-Savoie).

Le Touar (Lorgues, Var), *Castello Thorum* en 1061. Le **Touar** près de Toulon. Les deux auprès d'une colline.

Les Tourres, bastide à Allauch (B.-d.-R.), *Torum longum* au XIII^e s.

Tournon (Var), *oppidum* pré-romain, *Tornono* au XII^e s.

Tournon-sur-Rhône (Ardèche) et **Tournus**, au bord de la Saône : préfixes « pré-latins hydronymiques ».

Tournoux (A. H.-P.), *oppidum* ligure au pied d'un rocher, *Torono* au XII^e s.

Tournefort (A.-M.), *Tornafort* au XII^e s., sur une arête rocheuse.

Tournefort (A. H.-P.), prieuré rural sur la commune de Barras.

Tourdau (Peyruis, A. H.-P.). Ce rocher voisin de celui de la chapelle d'Augès culmine à 877 m. On y a identifié un *oppidum*. Vraisemblablement par assimilation chasseresse (à l'instar du Tourtoureau) à la grive provençale *lou tourdré*, appelée *tourdo* plus à l'est de ce

fier rocher, nous dit Mistral. D'ailleurs le mas abandonné au pied Est de ce fier rocher est le « mas de l'Agasse » (agace ou agasse en français depuis le XII^e s., probable germanisme ; en provençal *agasso* ou *ajasso* ou *Ayasse* patronymisé c'est « la pie »). Toponyme de relief pré-indo-européen enseveli dans le champ attractif de l'ornithologie ou même parfois de l'hydronymie.

Touron (Roquevaire, B.-d.-R.), quartier rural, *Toron* au XIV^e s.

Thoron, quartier à Lurs (A. H.-P.).

Le Molindino de Torone au XIII^e s., aujourd'hui un moulin de Céreste sur une colline.

Le Touron (Vaucluse et A.-M.).

Et le glacier du **Tour** en Alpes du Nord et le **Tourmalet** des Pyrénées...

« **Le Tor d'Entrays** » est un conte de l'écrivain sisteronais du XX^e s. Paul Arène, où « Tor » y a le sens provençal de tertre-hauteur.

« **Lou tor** » provençal représentait le latin *torrus* que Le Thor (Vaucluse) illustrerait. Par attraction paronymique les sons voisins de *turris* (la tour) et de *turnus* (le tour-cercle des vieux dictionnaires latins), le sens de *torrus* a été souvent contaminé.

Le « Tour » de Reillanne. Dans ce village au glorieux passé, le « Tour » est le terme désignant la partie haute, site du vieux *castrum* supportant aujourd'hui deux tours. L'utilisation de l'article masculin issu vraisemblablement du Tor provençal masculin a été préservée. Émile Lauga¹², l'historien de Reillanne, écrivait : « Le Tour, traduction évidente du latin médiéval *turnus* » poursuivant toutefois en précisant que le Tour se posait « par opposition au *burgus* (le Bourg), second élément du *castrum* de Reillanne appelé aujourd'hui le Village », constituant ainsi deux parties distinctes. Cela nous permet d'induire une opposition d'altitude, le Tour en haut, le Bourg en bas, exprimant par métaphore l'opposition d'usage gouvernants-gouvernés et affirmant la hiérarchie sociale que le pouvoir en place tenait à pérenniser.

Janette Quézel-Ambrunaz



La tour de l'église Saint-Pierre sur le Tour à Reillanne

12. Émile Lauga, « *Reillanne au cours des siècles* », 1994.

Lurs : son église paroissiale, ses chapelles, ses cloches, ses oratoires

Le nom de Lurs vient du latin *luria* et *lurium* ; l'étymologie du mot vient de Lure, la montagne, toute proche. Son histoire est à peu près connue depuis l'époque gallo-romaine. Mais des peuplades plus anciennes y étaient déjà installées, car des fouilles à la campagne « Bérards » ont révélé des vestiges de l'époque néolithique.

Lurs faisait partie de cette portion des Gaules appelée Gallo-Grescia et Gallo-Bracate. Il y avait 13 peuplades. Lurs était habité par les Sogiontii

La première soumission de cette région aux Romains remonterait à l'issue du siège de Massalia où Pompée fut vaincu par Jules César en 49 av. J.-C.

Après avoir connu 15 empereurs romains, la région est envahie au V^e siècle par les Wisigoths puis par les Burgondes et les Ostrogoths. Mais, Lurs, semble-t-il, en aurait été épargné grâce à son inaccessibilité. Les Burgondes et les Ostrogoths, désirant l'appui des Francs contre l'empereur de Byzance, leur cédèrent la région de Provence.

L'origine du *castrum* de Lurs remonterait au VI^e siècle.

D'après Honoré Bouche dans son Histoire de Provence, Charlemagne serait venu à Lurs en 810 ou 812 pour y créer une charte intitulée *Castrum-Lurio*. Par celle-ci, Charlemagne fit donation de Lurs à l'église de Sisteron et il établit les « *missi dominici* ». Il érigea Lurs en principauté et en terre d'Empire avec les privilèges y attachés, c'est-à-dire indépendante des autres pays alentours. Cette principauté garda son indépendance, appelée aussi « libertés de Lurs » jusqu'au XV^e siècle.

Voici cette charte : « Charlemagne, roi et empereur très pieux, juste et catholique, couronné par le seigneur Dieu et à jamais *Auguste note*, a donné, concédé et par privilège impérial remis à Dieu ainsi qu'à la bienheureuse Marie et au martyr glorieux Thyrese du Saint-Siège de Sisteron, le château de Lurs avec tout honneur et ses dépendances, afin que l'évêque de Notre-Dame de la Seds de Sisteron le tienne en paix, le possède de par l'autorité impériale royale à perpétuité. Et si quelqu'un des rois, comtes ou barons tente de s'élever contre cette donation, qu'il sache qu'il encourra la colère de Dieu tout puissant » (archives de Sisteron, H. Bouche).

La dernière incursion des Sarrasins dans la région fut, pour Lurs, vers 973. Guillaume Leydet, comte du Gapençais, battit les Sarrasins à la Tour Carrée et les repoussa jusqu'au gouffre du Lauzon, au lieu-dit « Maunéssargue » qui, est interprété comme « Maures à l'aigue » (à l'eau).



L'église paroissiale de Lurs

Cette église fut bâtie par Guillaume Leydet en reconnaissance de sa grande victoire sur les Sarrasins. À cette époque, vers 973, elle était sous le vocable de Notre-Dame de Lurs. Ce fut lorsqu'un de ses évêques, l'illustre Pierre de Sabran, au retour de l'une de ses deux croisades en 1150 ou 1170, rapporta de Jérusalem la précieuse relique de la vraie Croix que l'église fut baptisée du titre « L'invention de la Sainte Croix ». La fête patronale en est le 3 mai.

Les deux chapelles latérales sont Notre-Dame à droite, Saint-Joseph à gauche. Toutes deux agrandies de la longueur de la nef centrale par Monseigneur Lafitau (conseil municipal du 27 janvier 1745). Tout le sol de l'église fut malheureusement abaissé en 1854-1855 sous les directives du chanoine Millou.

Cette église possède un beau clocher à trois cloches en forme de peigne.

La Révolution a complètement vidé l'église. Il reste, en très mauvais état, les peintures du chœur et des arcades des bas-côtés. Des statues en plâtre jalonnent sa nef centrale : à gauche saint Michel, sainte Jeanne d'Arc, le Sacré Cœur ; à droite : sainte Claire, saint Antoine de Padoue, la Vierge de Lourdes.

Ce sont surtout les vitraux qui attirent l'attention ; ils furent posés en 1864 sous les directives du chanoine Millou. L'église a trois fenêtres dont les vitraux ont chacun trois médaillons :

— La fenêtre du centre, au chevet de l'église

Sont représentés : *l'invention de la sainte Croix par l'impératrice Hélène* (mère de Constantin) ; en dessous : *l'exaltation de la sainte Croix par l'empereur de Constantinople Héraclius* ; en bas : *Les armoiries de Guillaume Leydet, comte de Gapençais*, qui, retranché dans la cour du château, implora le secours de la Vierge et, ayant vaincu les Sarrasins, en reconnaissance, fit bâtir l'église en l'honneur de Notre-Dame

— La fenêtre du côté de l'Évangile se rapporte aux quartiers nord du territoire

Sont représentés *saint Charlemagne tenant une bannière qui porte le nom de saint Thyrse*. (Ce puissant empereur donna en 812 le château et le territoire de Lurs à l'évêque de Sisteron et à sa cathédrale dédiée à saint Thyrse ; c'est depuis lors que les évêques vinrent habiter Lurs jusqu'à la Révolution) ; *saint Benoît*, fondateur des bénédictins, dont les religieux établis à Ganagobie avaient fondé et desservi la chapelle de Notre-Dame de Plans ; *saint Pons*, dont le nom désigne tout le nord-est du terroir. Comme sénateur romain, il a l'habit blanc ou la toge et comme martyr, il porte un manteau rouge et tient la palme du vainqueur.

— La fenêtre du Midi se rapporte aux établissements religieux situés dans la partie inférieure du territoire de la commune : *saint Vincent de Paul* qui institua la congrégation des Lazaristes, auxquels prêtres l'on donna la direction du séminaire de Lurs ; *saint François d'Assise*, fondateur des franciscains, dont faisaient partie les pères Récollets du couvent de Notre-Dame des Anges ; *saint Martin*, évêque de Tours, patron de la belle chapelle abandonnée du côté du Thoron, au quartier s'appelant Saint-Martin.

En examinant les vitraux des deux nefs latérales, ceux de la nef du nord portent chacun, en leur médaillon unique, l'image d'un parent de saint Joseph qui préside dans cette nef, du haut de son autel : *saint Alphée ou Cléophas* son frère, charpentier comme lui et père des quatre cousins de Jésus : *saint Jacques le mineur*, apôtre et premier évêque de Jérusalem, l'aîné des fils d'Alphée ; *saint Siméon (et non Simon)*, disciple de Jésus et second évêque de Jérusalem, successeur de son frère ; *saint Thaddée ou Jude*, apôtre, troisième enfant d'Alphée.

Après la Révolution, les pénitents de Lurs n'ayant plus leur vaste chapelle du milieu du village, profanée et vendue au nom de la Nation, on leur affecta, dans l'église paroissiale, la nef de saint Joseph où ils tinrent leurs réunions.

La nef du midi, est réservée aux assemblées de la congrégation des femmes sous le nom de « L'auguste parenté de la Sainte Vierge » depuis 1857. Ce côté sud présente donc partiellement les parents de Marie :

— la première fenêtre, près de l'autel, montre *saint Joachim et sainte Anne*, père et mère de Marie ;

— la deuxième fenêtre : *saint Zacharie et sainte Élisabeth*, les cousins de Marie ;

— la troisième fenêtre : *saint Jean-Baptiste*, son cousin, et *saint Jean l'évangéliste*, fils adoptif de Marie ;

— la quatrième fenêtre : *sainte Marie-Jacobé et Marie-Salomé*, mère et fille. Marie-Jacobé, dite sœur de la Sainte Vierge, parce qu'elle avait épousé saint Alphée, frère de saint Joseph.

Le vitrail de la rosace au-dessus de la porte d'entrée porte au centre l'image du *Sacré Cœur* sur la Croix lumineuse. Il fut posé plus tard et ensuite détruit par une explosion venant de la maison d'en face.



Le chevet et le portail de l'église paroissiale de Lurs

Les chapelles de Lurs

On recense neuf chapelles à Lurs, mais il y en a eu plus, maintenant détruites.

LA CHAPELLE DU CHÂTEAU OU CHAPELLE SAINT-JEAN

D'après les archives de l'évêché, la relique de la Sainte Croix y fut d'abord déposée avant la construction de l'église paroissiale. Dans cette chapelle furent ordonnés de longues générations de prêtres du diocèse de Sisteron. Au XIX^e siècle, on voyait encore une partie des peintures du chœur avec le dais et les armoiries de tous les évêques.

LA CHAPELLE DES PENITENTS

C'était la chapelle de la parenté de la Sainte Vierge. Au centre du village, elle avait été construite vers 1755 par monseigneur Lafitau. Il y a une cinquantaine d'années, on y découvrait encore six niches où étaient placés les bustes des principaux parents de la Sainte Vierge. Le premier dimanche d'août, ses bustes dorés étaient descendus en procession à Notre-Dame des Anges. Cette chapelle des pénitents a été vendue à la Révolution 300 pièces d'or. Elle était haute et spacieuse, avait une belle porte sculptée et des fenêtres à meneaux qui ont été vendues avant 1914-1918. Plus elle est devenue un four à pain... À demi-ruinée, ses pierres ont été en partie récupérées pour créer le théâtre de plein air à côté. Rachetée par la municipalité, il ne subsiste de la chapelle que l'encadrement de la porte en angle et, reconstruite, elle a été transformée en salle d'exposition.

CHAPELLE SAINT-MICHEL

Consacrée au 2^e patron de Lurs, elle est située sur la route du Serre, avant l'entrée du village, sur la hauteur. Monument du X^e s (?) d'une grande simplicité. Elle faisait partie de ces petites chapelles bâties à l'époque des pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle.



Les chapelles des Pénitents et de Saint Michel

LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE VIE

Elle se trouve à l'extrémité opposée du village. Elle est l'aboutissement d'une série de 15 oratoires élevés au XIX^e siècle au cours d'une mission. Ces oratoires représentent les 15 mystères de la Vierge et jalonnent le chemin appelé « Chemin des Évêques ». Cette chapelle, moins ancienne (1552) que celle de Saint-Michel, comporte à l'avant un porche soutenu par deux colonnes, ajout qui date de 1866.

LA CHAPELLE SAINT-MARTIN

Elle est située au nord-ouest de Lurs, en pleine campagne, en direction du Lauzon. Datant du XI^e ou XII^e siècle, ce fut peut-être un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Martin de Cruis. Cette chapelle a dû être un établissement considérable en raison de ses grandes proportions, sa structure sévère, parfaite, aux puissants fondements. Les biens de cette chapelle étaient déjà aliénés avant la Révolution. Actuellement privée, elle fait partie de la ferme du même nom.



Les chapelles Notre-Dame de Vie et Saint-Martin

LA CHAPELLE SAINT MARCELLIN

Située sur le « Grand Chemin » au quartier de l'Hôpital, probablement sur le vieux chemin Seynet, n'existe plus depuis longtemps. Cependant son souvenir s'était assez conservé pour que le 10 janvier 1791 le conseil municipal maintienne le nom de saint Marcellin à ce quartier du territoire encore inscrit dans l'ancien cadastre.

LA CHAPELLE DU CHATEAU DE MAUNESSARGUES

Au-dessus du Lauzon, son titre est ignoré mais il y eut un baptême le 24 avril 1643 et un fils de M. d'Astier, sieur de Maunessargues fut ondoyé le 15 août 1666. Elle n'existe plus comme chapelle depuis la Révolution.

LA CHAPELLE NOTRE-DAME DU PLAN

Située sur un mamelon très élevé qui touche à la commune de Sigonce, cette petite chapelle très ancienne fut bâtie à la suite d'un vœu formulé par une jeune fille menacée par un chien enragé et qui s'était placée sous la protection de la Vierge. Dévotion encore très suivie actuellement le dimanche qui suit le 8 septembre pour bénir les fruits de la terre.

LA CHAPELLE NOTRE-DAME DES ANGES

Située à mi-distance entre Lurs et La Brillanne, elle se nommait tout d'abord Notre-Dame d'Aulun (*ecclesia de Olonio*), sur le terrain d'*Alaunium*, vieille cité gauloise où fut établi un camp romain sous Auguste Tacite, à proximité du chemin du Seinet (voie romaine reliant *Alaunium* à *Apta julia*, Apt). Cette cité d'une certaine importance aurait eu un temple dédié à Diane, La chapelle pourrait avoir été construite sur son emplacement par les premiers

chrétiens. Dans le mur extérieur de la chapelle, au nord, on peut voir une pierre portant une inscription romaine, témoin du temple de Diane et du site d'*Alaunium*.

La ville fut dévastée par les barbares au V^e siècle mais la chapelle subsista ou fut relevée. En 1150, Mgr Pierre de Sabran y établit les chanoines Templiers.

Vers 1560, les protestants huguenots saccagèrent Notre-Dame d'Aulun. En 1655, on raconte que cette ancienne chapelle du diocèse se réveilla miraculeusement sous l'effet de chœurs d'anges qui chantèrent toute la première semaine d'août. C'est à partir de cette époque qu'elle fut appelée Notre-Dame des Anges. La vierge y fit plusieurs apparitions, notamment à un certain Pierre Michel (enseveli dans la chapelle le 30 janvier 1704). En 1390, en grand rassemblement, les habitants de Forcalquier, Pierrerue, Niozelles, La Brillanne, et Lurs, venus y prier, furent préservés de la peste. Il y eut également de nombreuses guérisons ; entre autres celles de Jeanne de Valenson de Forcalquier le 2 août 1653.

La chapelle fut tenue par des prêtres séculiers pendant six ans. Ils jetèrent les fondations du corps de la maison, adossé à la chapelle, qui devint le couvent. Puis Monseigneur d'Arbaud résolut d'agrandir la chapelle et d'y établir des religieux. La première pierre fut posée le 11 juin 1660. Des Récollets arrivèrent le 8 septembre 1661 et le 2 novembre 1661 Mgr d'Arbaud assura sa fondation par acte notarial, au palais épiscopal de Lurs, faisant donation perpétuelle à l'ordre des Récollets de la chapelle avec bâtiments et jardins. Mais l'homologation en cour du Parlement de Provence ne fut obtenue qu'en 1773. La nouvelle chapelle fut construite en plusieurs étapes de 1677 à 1729. Conçue suivant le plan de l'église de Bethléem ainsi que Notre-Dame de Lumière, la chapelle Notre-Dame des Anges reçut le privilège de la portioncule (attaché d'abord à la chapelle Saint-François d'Assise, construite des mains du Saint,) après les concerts d'anges et les miracles.

L'ensemble de l'édifice, de vastes proportions, enclave la chapelle primitive, dite aussi « chapelle des Miracles », qui reste plus basse de quelques marches et forme une crypte à voûte en plein cintre. Au dessus de l'autel bien restauré, un tableau des Miracles forme avec les peintures représentant la vie de la Vierge, incluses dans les panneaux rouge et or des murs latéraux, un ensemble de grande beauté.

En avant de chaque côté, une sorte de niche ou *Arcosolium*, abrite à gauche, le tombeau de Mgr d'Arbaud de Matheron, fondateur du couvent, et à droite le tombeau de Mgr. Lafitau, bienfaiteur de la chapelle et de la communauté des Récollets.

Le reste de l'édifice est vaste et construit solidement, il ne possède qu'une nef ornée de six chapelles latérales. Sa voûte en plein cintre est très élevée, et porte à sa base une corniche qui court tout autour.

Deux larges escaliers de pierre, gardés par deux anges, donnent accès à la tribune construite au-dessus de la chapelle des Miracles. Cette tribune abrite l'ancien autel qui n'est plus utilisé. L'autel actuel a été placé au centre, en bas et devant l'accès à la crypte. Il se compose d'un plateau joliment porté par une Pièta, sculpture en pierre de l'artiste Frédérique Maillard.

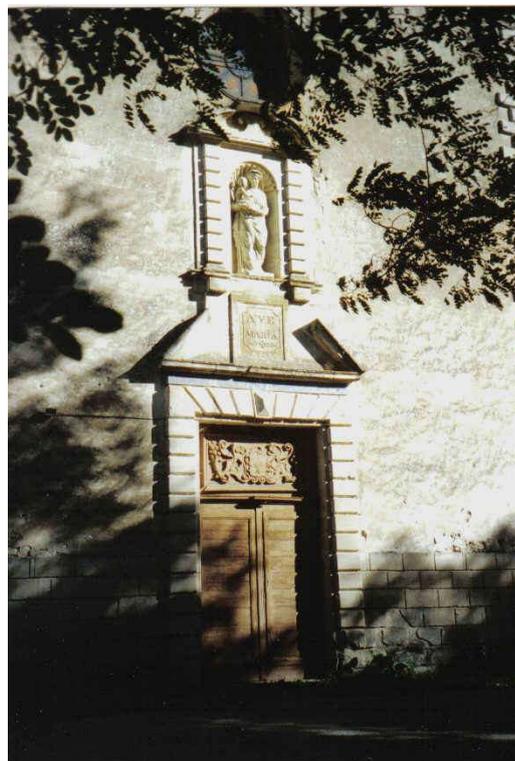
Les chapelles latérales étaient à l'origine : côté Évangile, sous le titre Notre-Dame de la Pitié, don du marquis Laurent de Forbin en 1675 ; et côté Épître : sous le patronage de Saint-François d'Assise, don du marquis de Niozelles, Gaspard de Glandevès.

Puis à gauche, la chapelle Saint-Claude, don en 1721 de Claude Boin de Lurs, a été placée ensuite sous le vocable de saint Antoine de Padoue en raison du don d'un tableau de Saint-Antoine par M. Amand de Manosque.

Les trois dernières chapelles : de Saint-Joseph (1728) puis Sainte-Anne, à gauche et Saint Joachim (1729), à droite furent érigées par le gardien du couvent, le père Imbert Palun.

En 1861, l'abbé Millou changea les titulaires des chapelles. Après celle de saint François, la deuxième fut dédiée à sainte Claire, la troisième à saint Elzéar et sainte Delphine. Côté Évangile, on y ajouta saint Zacharie, sainte Élisabeth et saint Jean-Baptiste.

Les pèlerinages à ce sanctuaire s'effectuent le Lundi de Pentecôte et le 2 août en mémoire du premier Miracle constaté le 2 août 1653.



Les chapelles Notre-Dame du Plan et Notre-Dame des Anges

LA CHAPELLE SAINT-JULIEN

Outre la chapelle Saint-Marcellin disparue, citons encore pour mémoire la chapelle Saint-Julien qui était attenante au logis de « Giropey ».

LA CHAPELLE SAINT-SEBASTIEN

Elle existait déjà en 1574. Elle est encore citée dans un prix fait daté du 8 septembre 1664.

Les cloches de Lurs

LA CLOCHE DE LA TOUR DE L'HORLOGE OU BEFFROI

C'est la plus ancienne. Elle marque fidèlement les heures depuis 1499, date à laquelle, lorsqu'elle fut fondue, Lurs était une principauté indépendante. Son diamètre est de 0,46 m, elle pèse environ 60 kg. Le son donne la note « la ».

L'inscription en latin précédée d'un + signifie : « en l'an 1499 fut faite cette cloche du nom de Sainte-Croix ». Sur le pourtour, quatre médaillons indiquent :

Ecce Homo : voilà l'homme

Une représentation de saint Michel

I.H.S. : Jésus sauveur des hommes

N.D. : Notre-Dame

LE CLOCHER PEIGNE DE L'EGLISE

Il comporte trois cloches.

La plus grosse, que les anciens du village appelaient « Maria Sauvaterra », avait été fondue en 1705. Son poids était de 419 kg ; son timbre, le « si ». Elle fut sauvée de la Révolution car elle avait été enterrée dans le cimetière. Elle comportait une inscription : « Je loue Dieu, je convoque le peuple, je repousse l'orage, je pleure les morts ».

Elle se cassa en sonnant l'Angélus de midi le 11 novembre 1893. Elle fut remplacée en 1894 par la cloche actuelle de 0,96 m. de diamètre, d'un poids de 568 kg. Le son qu'elle donne est le « sol ». Elle porte trois inscriptions :

-L'une en Français, au centre : « J'ai été baptisée le 18 mars 1894. Je m'appelle Julie Antoinette, mon parrain est M.A.A Laforest, ma marraine, J. Caffarel. Messire J.B.F. Millou, chanoine honoraire, étant curé de Lurs » ;

-La deuxième, à droite, en latin : « Je ris la première heure, je me réjouis à celle de midi et pleure à la dernière. J'appelle le peuple de Lurs. Je chasse la tempête. J'embellis les jours de fête. Et toujours je loue Dieu » ;

-La troisième est en provençal : « Loue le bon Dieu, la Vierge les Saints. Ton aîné l'a fait 188 ans. C'était du temps que Lurs avait riche palais, prince évêque si florissant. Gardes-en la mémoire » Sous un crucifix : le nom du fondateur : Eugène Baudoin, fondateur à Marseille.

La moyenne cloche, dite « l'Angelo », d'un diamètre de 0,73 m pèse 242 kg. Le son est le « la ». Elle porte l'inscription : « Venez, crions notre joie pour notre Seigneur, notre salut ». Elle a pour nom « Marie Angeline Joséphine et fut baptisée le 28 avril 1850 en présence du chanoine Terrasson, curé de Forcalquier. Elle eut pour parrain Marius Mayoli et marraine Angeline Sube. Fondue par Eugène Baudoin à Marseille en 1847.

La plus petite cloche, d'un diamètre de 0,56 m, donne le « ré ». Elle commémore le jubilé de 1851. Les inscriptions sont : « Souvenir du Jubilé de 1851. Fabriciens de Lurs Mrs Mayoli et Sube, B. Mondet, J. B. Bremond. M.R. Esmieu, curé
Bénissez toutes les œuvres du Seigneur. Louez et exaltez-le pour les siècles.
Eugène et Emile Baudoin fondateurs à Marseille »



Le beffroi au dessus de la porte du village et le clocher-arcade ou clocher-peigne de la paroisse

LA CLOCHE DE LA CHAPELLE SAINT-MICHEL

Une première cloche avait un diamètre de 0,44 m, un poids de 50 kg et la note « si ». L'inscription latine était : « Je suis la cloche du bienheureux Michel Archange, prince de la milice céleste, porte étendard de la croix. Introduction des âmes. Donnée gracieusement par Célestine Aubert dont je porte le nom. Célestine Aubert à Lurs en 1868. Millou étant curé. »

Cette cloche fut dérobée avant 1908. Elle fut remplacée en 1962, objet de don de M. et Mme Fronter-Roche en mémoire de leur fille décédée. Elle donne le « la ». Elle fut bénie sous le nom de « Jeanine » par M. Caire, curé de Peyruis. Son inscription est la suivante : « Je me réveille car le Seigneur me soutient »

LA CLOCHE DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE VIE

Elle se trouve dans un haut clocher arcade décoré de volutes accolées offert par Alexandre Richaud en 1868. La cloche fut donnée par Marie Reynaud en 1868 et appelée « Marie ». Son inscription dit : « Je suis la cloche de N.D. de Vie, couronne du Rosaire, fleur du Carmel. »

LA CLOCHE DE NOTRE-DAME DU PLAN

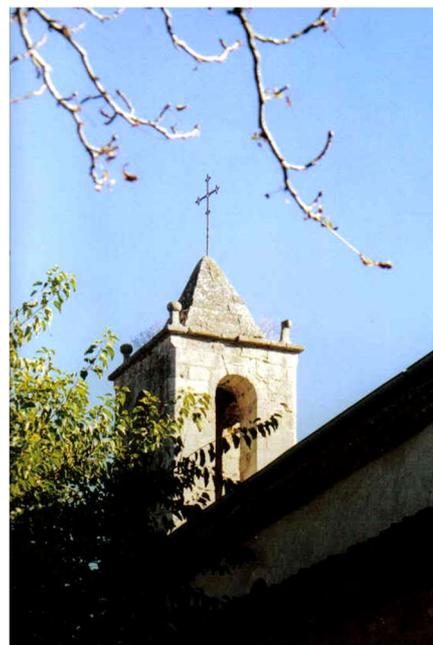
La cloche, bénie solennellement le 14 septembre 1862, porte l'inscription : « Je suis la cloche de Notre-Dame du Plan appelant la pluie dans tous les temps de sécheresse, éloignant le chien écumant de rage. Gracieusement donnée en reconnaissance par Rose Parraud et de son nom appelée Rose. J'ai deux parrains : Gaspard Basset et Victor Sube et deux marraines : Honorine Sube et Marie Henry, habitants de Plans en terroir de Lurs ». Millou, curé en 1861.

LES DEUX CLOCHES DE NOTRE-DAME DES ANGES

Une première grosse cloche avait été offerte, à l'occasion de son mariage, par le chevalier de la Barthe (frère de Mgr Lafitau) en 1732.

Elle fut remplacée le 21 mai 1888, année du jubilé sacerdotal de sa sainteté Léon XIII par une autre cloche qui porte l'inscription : « Je m'appelle Marie-thérèse. J'ai été donnée à Notre Dame des Anges par Thérèse Honorine Nevière, épouse Roman, de Lurs. M. l'abbé Millou, chanoine honoraire étant curé de ladite paroisse. Mon parrain étant M. Antoine Roustan, avocat à Forcalquier, Madame Caroline Arnaud, son épouse, ma marraine. »

La seconde, plus petite, porte seulement la date de 1810 et le nom du fondeur N.B. Chartron.



Les clochers de N. D. du Plan dont la cloche est prête à chuter et de N.D. des Anges

Les oratoires de Lurs

LES ORATOIRES DU « CHEMIN DES EVEQUES »

Les stations du Rosaire représentées par quinze oratoires reconstituant les 15 mystères, jalonnent le chemin des Évêques entre le château et Notre-Dame de Vie. Ils ont été érigés en 1866 à l'occasion du jubilé.



Les stations du Rosaire du chemin des évêques et détail de l'un de ses oratoires

L'ORATOIRE SAINT-JOACHIM

Élégant oratoire de 1,70 m construit en pierres de taille au sommet du village, il domine la Durance en arrière du château. Sa niche posée sur un faisceau de quatre colonnes est largement ouverte par un arc en plein cintre et couverte d'un toit terminé en arrête. Un décor sculpté de petits disques borde l'arc et orne les piédroits qui le reçoivent. Une architecture très longue et profondément échancrée habille la base de l'entablement. À l'intérieur de la niche une date est gravée : 1852.

L'ORATOIRE SAINTE-ANNE

Le plus ancien (XIV^e siècle). Haut de 2,50 m, cet oratoire se dresse à l'entrée du village au nord. En pierre et de forme massive, il est percé d'une grande niche rectangulaire qui abrite une image moderne de sainte Anne assise sous une arcade, un livre ouvert sur les genoux et un personnage en prière à sa gauche. De solides barreaux, dont trois du centre, terminés en fer de lance, en ferment la niche. L'oratoire est coiffé d'un toit en pain de sucre dont l'architecture rappelle celle des bories et est surmonté d'une croix en fer forgé.

L'ORATOIRE SAINT-ANTOINE

Haut de 3,25 m, situé à 1,2 km au nord-ouest du village, au lieu-dit précisément « Saint-Antoine ». Il est formé de deux parties d'époques différentes : un piédestal parallélépipédique de pierres de taille et une niche récemment ajoutée. Sous un toit en bâtière surmonté d'une croix, son ouverture en arc surbaissé abrite, derrière un grillage de protection, une statuette polychrome du saint.

L'ORATOIRE SAINTE-MADELEINE

D'une hauteur de 2,50 m, il est situé à l'entrée ouest du village (traverse rue du Bari et départementale 462). Il est construit en pierre de taille et sa niche rectangulaire grande ouverte et vide supporte un socle qui devait être la base d'une croix.



Les oratoires Saint-Joachim et Saint- Pierre

L'ORATOIRE SAINT-PIERRE

D'une hauteur de 2,50 m, il s'élève au carrefour de la route de Lurs et de Forcalquier à 1,8 km du village, au lieu-dit « Les Seignes ». Il est construit en pierre de taille. Sur la face principale de son piédestal, sont creusés trois losanges : deux posés verticalement et le troisième, horizontalement. La niche largement ouverte en plein cintre, et dont le toit épouse la forme, est encadrée latéralement de volutes. La croix de pierre qui prolongeait l'oratoire a été brisée.

AUTRES ORATOIRES DISPARUS

À signaler, un oratoire contemporain de ceux du Rosaire : dans une allée de la propriété « Les Ferrayes », oratoire dédié à la Vierge.

Il faut encore mentionner d'autres oratoires aujourd'hui disparus. L'un, dédié à saint Joseph, en 1861, un autre à sainte Claire. Au milieu du XVI^e siècle existait un oratoire dit de « Notre-Dame de la Boyssière », derrière le château. Il fut démoli en 1552 pour faire place à Notre-Dame de Vie.

Un oratoire dédié à saint Roch existait au quartier du même nom.

Un autre, dédié à saint Pons, fait l'objet d'une délibération du conseil de la communauté le 24 janvier 1745. Joseph Bergier, ménager de Lurs, s'oblige à construire un oratoire en pierre de taille en forme avec un tableau représentant une image de saint Pons et un grillage de fer, qui sera placé au même endroit que ladite Saint-Pons, également disparue.

21 mai 2007. Marguerite de Villèle

Bibliographie

Bulletins de l'association pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine religieux de Haute-Provence
 H. Frontera-Roche, *Histoire de Lurs*, 1969
 Abbé Léon Maurel, *Notre-Dame des Anges*, 1926

Malijai

Ce pourrait être un conte ! C'est l'aboutissement de découvertes d'archives.

Je me suis beaucoup occupée du château de Malijai depuis qu'un jour de 1980 je découvris le bel ensemble de gypseries que vous savez.

Curieusement nos amateurs du Patrimoine, nos historiens régionaux, s'ils avaient retrouvé beaucoup de documents concernant le village, la construction du château à la fin du XVIII^e s. par Noguier, n'avaient pas eu l'idée de visiter l'intérieur du château.

On a toujours su que, dans les temps anciens, le château était de l'autre côté de la Bléone, en haut de la colline et qu'il s'appelait Trans (la carte de Cassini, et même d'autres plus récentes, l'appellent ainsi.) Ces temps derniers je m'interrogeais. N'y aurait-il pas eu un château avant celui que nous connaissons et à cet endroit ?

J'étais descendue dans les caves espérant y trouver un indice, mais n'étant pas architecte, je n'avais rien pu déceler. Enfin une preuve indiscutable survint. Dans un salon sous deux ou trois couches de papier peint enlevées, on découvrit des fragments de peinture murale. Un coup d'œil me suffit pour savoir que c'était une peinture du XVII^e siècle. Il y avait donc bien eu là un château au XVII^e s. Mais même cette découverte n'a pas suffi à convaincre tout le monde...

Mon amie Madame Yvette Isnard est née à Malijai et y a passé sa jeunesse. Elle ne se préoccupait pas alors de vieilles pierres et de gypseries. Elle se souvenait tout de même qu'on disait qu'un vieil abbé, l'abbé Campy, probablement vers 1900, venait au château ; il y avait libre accès et y faisait des recherches d'archives. « Qui sait, se dit Madame Isnard, si les papiers de ces travaux n'existent pas encore quelque part ? »

En 1924 le château avait été vendu, les meubles vendus et expédiés par chemin de fer à Paris ; les archives avaient dû aussi prendre le train pour Paris...

Questionnée, la famille Campy ne savait rien. Courageusement Madame Isnard est allée aux archives de Digne. Ce n'est pas à sa première visite qu'elle trouva enfin une grosse liasse de documents : c'était le travail de notre vieil abbé. Ce n'était pas les manuscrits mais leur traduction (en bon français) de notre abbé. Madame Isnard n'entend pas le latin, il a été préférable de trouver, toutes dépouillées, ces intéressantes archives. D'ailleurs, des papiers manuscrits de 1060 ne se lisent pas par beaucoup de personnes. Voilà donc Madame Isnard avec ses précieuses trouvailles; elle en publiera les grandes lignes. Pour nous, nous apprenons ce qui s'est passé.

Le château de Trans n'a pas cessé d'appartenir à une même famille et à sa descendance, celle de Louis de Villeneuve-Trans, dit le « grand marquis », riche d'honneurs. Puis on n'y résida plus guère. On le dit « tout rompu ».

Pourquoi ce château s'appelait-il Trans ? Probablement parce qu'il avait pris le nom de ses propriétaires, les Villeneuve-Trans. C'est l'opinion de l'abbé Campy (et la mienne). Trans est un petit village près de Draguignan, la seigneurie appartient à cette branche des Villeneuve. La branche des Villeneuve-Trans est toujours représentée.

Au XIX^e siècle on se servit, paraît-il, des pierres du château de Trans pour bâtir la gendarmerie de Malijai. Je suis montée au château ; nul sentier n'y mène plus. Seules quelques pierres fixent l'emplacement et aussi une grande dalle, la dalle du seuil. J'ai franchi le seuil...

1632 : voilà qui nous intéresse beaucoup : vente par Jean Henri Grimaldi à Melchior de Mazargues, conseiller au parlement d'Aix, des biens de Malijai (Mazargues est allié à la famille Trans). Mazargues, trouvant Trans en ruine, décide d'édifier un château à l'emplacement actuel. Il fit beaucoup pour l'assainissement du lieu très marécageux et aussi pour la prospérité des villageois.



Façade du château comportant des éléments du XVIIe siècle : les deux tours

En 1709 Melchior d'Arlatan de Beaumont hérite de sa tante Isabeau de Mazargues et, en 1766, Joseph d'Arlatan-Avignon vend à Peire Vincent Noguier.

Nous savons par notre abbé Campy que le château de M. Mazargues fut vendu tout meublé à Noguier. Il y a donc eu des meubles du dix-septième et d'autres du dix-huitième siècle dans le nouveau château que Noguier a édifié. Nous avons un inventaire de 1784 mais il n'est pas très explicite quant aux styles. Des photos ont été prises en 1924, au château, avant le départ des meubles mais l'étrange propriétaire actuel de ces photos ne les montre pas.

L'aspect extérieur du château est assez décevant. Pour un château classique du XVIII^e siècle, nous sommes habitués à plus de somptuosité. La couleur des volets (des contrevents, devrions-nous dire) n'est pas heureuse. Nous savons qu'à l'origine ils étaient peints en gris (un récit nous l'apprend). La couleur rouge-marron, couleur pourtant très provençale, convient mieux à des mas ou des bastides qu'à un château d'allure classique.

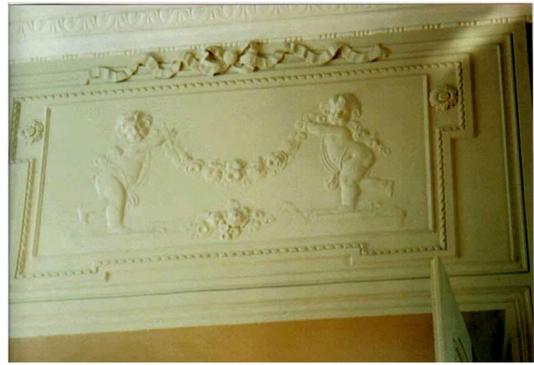


Façade du château du XVIIIe siècle

Nous ne savons rien des gipiers qui travaillèrent à Malijai. Ce que nous savons c'est qu'ils devaient être tous français et probablement de la région. Depuis les travaux de M. Jean Boyer, dont je vous ai longuement parlé, nous ne pouvons plus croire à des artisans italiens.

Une lettre datée du 26 juin 1771 de Mme Catelier de Sainte-Croix, belle-sœur de Noguier, nous dit : « *Noguier est venu ici quinze jours après notre arrivée et en a passé huit avec nous. La bâtisse l'a empêché de rester plus longtemps, mais il a promis de venir encore avant son départ. Il a de la besogne par dessus la tête, je vois approcher avec plaisir le temps où il pourra se poser de ses fatigues* ». (Raymond Collier, chartier du château de Rousset).

Nous trouvons donc Pierre Vincent Noguier qui bâtit son château. Il va l'orner d'un ensemble de gypseries magnifiques. L'originalité c'est l'alternance dans les divers salons, de styles Louis XV et Louis XVI qui ne se retrouvent guère ailleurs. Noguier a employé non pas un style de transition mais tantôt l'un ou l'autre style. Louis XV mourra en 1774 mais nous savons que le style Louis XVI date de bien avant sa mort. Forcément le style Louis XV ne s'appelait pas ainsi mais « à l'antique » et le Louis XVI s'appelait « style moderne ». Le goût de l'antique était venu de la découverte, au début du siècle, d'Herculanum et de Pompéi. Louis XV n'aimait pas ces nouveautés, pourtant Gabriel lui a bâti le petit Trianon en 1755.



Les décors de porte de style Louis XV à gauche et de style Louis XVI à droite

De cette époque aussi date une innovation : la salle à manger, « le sallon à manger » (sic). Jusqu'alors il n'y avait pas une pièce uniquement destinée aux repas. On dressait des tréteaux juste avant le repas, on les enlevait aussitôt après, d'où l'expression « dresser la table » toujours employée. La table de la salle à manger était donc un meuble qui n'existait pas encore. Les tables de salle à manger sont forcément Louis XVI. Noguier eut son « sallon à manger ». Il le fit sous Louis XVI. Il mit un lavabo de marbre dans un angle.



*À gauche le lavabo de style Louis XVI dans un angle du « sallon à manger » de Noguier
À droite une cheminée de style Louis XV avec décor de gypseries au même rez-de-chaussée.*

C'est à cette même époque qu'au château de Mirabeau, le père et l'oncle du tribun avaient d'âpres discussions ; l'un voulait créer un « sallon à manger », l'autre trouvait que ce serait une dépense inutile.

Ces dernières années, on connaissait fort bien l'existence du château de Noguier, et aussi que ce dernier avait acheté le fief à Joseph d'Arlatan, d'Avignon ; on savait surtout que Napoléon y passa la nuit du 4 au 5 mars 1815, mais depuis longtemps, personne de ceux qui s'intéressent au Patrimoine n'y était entré. On ignorait complètement l'existence de ces belles gypseries.

En 1980 j'eus envie d'aller voir l'intérieur du château. « S'il y avait quelque chose d'intéressant, ça se saurait », m'avait dit mon mari. J'y suis allée quand même. Vous savez le bel ensemble de gypseries que j'y ai trouvé.

Immédiatement j'ai voulu alerter les Monuments Historiques et les autres organismes. Personne n'a bougé. « Je n'ai pas le temps » m'a-t-on dit à Digne. Seul Raymond Collier, l'archiviste, est venu. Comme moi il a demandé l'inscription.

Le château était à vendre ; il appartenait à Péchiney qui y avait logé des ingénieurs, mais ceux-ci préféraient se faire bâtir des villas dans la campagne. Le château était donc à un tournant, il fallait s'occuper de sa future destination. Il fallait que les gypseries soient préservées. Je vous le redis : personne n'est venu. Je fis beaucoup de démarches. Rien n'aboutit.

Le rez-de-chaussée ne s'en est pas trop mal tiré : la mairie s'y est installée, respectant les gypseries. Une société anglaise, genre H.L.M., était venue me voir et m'avait montré (sur papier glacé) les projets d'utilisation du 1^{er} étage. Dans cette entrevue nous n'avons pas parlé le même langage. Ce 1^{er} étage a été divisé en deux petits appartements, des corridors ont été créés pour les desservir. Voilà comment ce bel ensemble a été traité en 1980...

Je ne demandais pas d'argent, pas de travaux, seulement une protection pour que les gypseries soient préservées.

Pierre Vincent Noguier créa un ensemble de gypseries superbes. Un rez-de-chaussée et un 1^{er} étage. Le vestibule d'entrée, une succession de salons et de chambres (avec alcôves) Pas d'escalier, mais les deux escaliers existant dans les tours doivent dater du château de Monsieur de Mazargues.

Au 1^{er} étage, encore des chambres superbement ornées : ce sont celles où l'on a créé des petits appartements desservis par des corridors. Plus tard, les Monuments historiques sont venus classer le rez-de-chaussée mais pas le 1^{er} étage, et pour cause, on ne peut pas classer des petits corridors... Plus tard encore, les Monuments historiques ont fait exécuter de coûteux travaux de restauration. Rien naturellement au 1^{er} étage, occupé par des locataires.

Noguier s'était ruiné pour son château. Celui-ci, mis en vente, fut repris par son fils Louis Maximilien Adrien - celui qui acheta Ganagobie lors de la tourmente révolutionnaire - pour le rendre ensuite aux religieux.

C'est Édouard qui écrivit le récit du passage de Napoléon à son ami Fortia de Piles. Paul fut le dernier des Noguier. Sa veuve, devenue Mme de Perceval se ruina au jeu à Monte Carlo, elle vendit le château. Les meubles vendus eux aussi partirent pour Paris ainsi que les archives.

Jusqu'à maintenant nous ne savions rien sur les Noguier à l'époque révolutionnaire. C'est toujours notre abbé Campy qui nous renseigne : il semble qu'ils étaient loin (peut-être en Italie). Le château fut mis sous séquestre. Après la tourmente les Noguier réclamèrent de rester dans leurs biens, arguant que le château et ses alentours n'étaient pas terres nobles, ce qui était vrai.

Je vous ai dit que Campy nous apprend que le château avait été vendu tout meublé à Noguier. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les photos (qu'on ne nous montre pas) révèlent beaucoup de meubles du XVII^e siècle.

Les grands groupes industriels maintenant font preuve de mécénat. Ce n'était pas le cas en 1980 pour Péchiney, propriétaire du château.

Depuis longtemps on sait que l'organisme des Monuments Historiques doit subir des réformes - réclamons-les - souhaitons-les pour bientôt.

Je vous ai dit au début de mon récit que l'histoire de Malijai pourrait aussi bien être un conte. En effet la découverte des manuscrits de Campy est exceptionnelle. L'existence du château de Monsieur de Mazargues avait probablement été totalement oubliée, ça paraît invraisemblable. Les archives, bien souvent, nous réservent de belles découvertes, mais celle-ci particulièrement.

Madame Isnard compte publier l'essentiel de ses trouvailles Campy. Sachez que de nombreux autres documents peuvent être consultés à la mairie de Malijai : récit du passage de Napoléon par un Noguier à M. Fortia de Piles, construction du pont trouvé par M. Collier, un inventaire, récit d'un vol au château par un intendant, etc.

Merci encore à Mme Isnard.

Suzanne du Chaffaut

Suzanne du Chaffaut m'avait donné ce texte il y a quelques années. Nous n'avions pas pu le publier à cette époque, cependant nous avons annoncé la parution du livre de Mme Isnard.

Ce texte retrouvé nous donne l'occasion d'évoquer à nouveau cette grande dame qui a su éveiller l'attention de tous sur les gypseries de notre département mais aussi nous encourager tous dans notre vocation à mettre le patrimoine à l'honneur (et tout particulièrement notre association dont elle était membre) et ceci, comme, elle le dit si bien, avant même que les autorités départementales n'y prêtent attention. Ce qui est fait actuellement car, effectivement, maintenant les services départementaux ou régionaux répondent toujours à nos appels.

« Malijai » a été publié en 1999 par Yvette Isnard. Ce livre étudie l'ensemble du village et du château, dont il reproduit les plans, il évoque aussi les villages environnant Malijai.

Jeanine Bourvéau-Ravoux



À gauche la porte du XVII^e siècle d'une tour latérale conservée - À droite la porte monumentale de style Louis XVI, ouverte au centre de l'ancienne façade remaniée.

Recherches sur l'aqueduc de la Mère des Fontaines, à Forcalquier

PRÉAMBULE

Les adhérents de l'association Patrimoine du Pays de Forcalquier ont souhaité en assemblée générale (mars 2007) que l'association s'intéresse à la protection des vestiges de l'aqueduc de Forcalquier.

Nous avons appris ensuite qu'un petit budget (reliquat de budgets inemployés par d'autres organismes) avait été attribué à l'office de tourisme, sollicité pour une étude, sur la suggestion d'un conseiller municipal qui possède des parcelles sur lesquelles passe l'aqueduc et qui de ce fait, y porte lui aussi une attention particulière.

L'office de tourisme représenté par Martine Favras et l'association représentée par Jeanine Bourvéau (du conseil d'administration de l'O.T.I.) ont décidé de réunir leurs efforts pour cette première recherche. Le résultat, sous forme d'un rapport, a été remis au conseiller municipal à l'origine de cette demande.

Jeanine Bourvéau, en sa qualité de membre du conseil d'administration de l'O.T.I., s'est investie bénévolement. Parallèlement plusieurs bénévoles, membres de l'association du Patrimoine du pays de Forcalquier, sont intervenus pour établir certaines données du rapport, et devant l'intérêt présenté par ce monument, tous ont décidé de continuer à approfondir les recherches qui se poursuivent en archives comme sur le terrain.

Les recherches ou démarches déjà effectuées par des membres de notre association

— Déclaration de ce monument au Service Régional de l'Archéologie (SRA), qui n'en avait pas connaissance.

— Couverture photographique complète.

— Mesures intérieures de l'aqueduc et dessins des coupes.

— Repérage des parcelles traversées par l'aqueduc sur tout son tracé qui ne figure pas sur le cadastre.

— Identification des propriétaires de parcelles et lettre circulaire envoyée à tous.

— Mesures des niveaux au G.P.S. (mais avec des manques de précision) et présentation de l'aqueduc aux responsables de l'École I.G.N. et visite du terrain.

— Établissement d'un accord avec l'École I.G.N pour effectuer la recherche du tracé complet et précis ainsi que celle des niveaux en altitude de toute la partie visible de l'aqueduc.

— Recherches sur le cadastre napoléonien et identification du trajet urbain de l'aqueduc dans les quartiers Saint-Marc, Saint-Michel et Saint-Sébastien.

— Identification des différents captages.

— Présentation de l'aqueduc à l'Architecte des Bâtiments de France et visite avec lui.

— Reconnaissance du petit patrimoine : cabanons, cabanons pointus, sources, fontaines, des environs de l'aqueduc qui a donné l'occasion de la découverte d'un contrepoids de pressoir à olives de l'Antiquité Tardive ou du Haut-Moyen-Âge.

L'association, du fait de son intérêt pour le patrimoine et des recherches déjà effectuées, souhaite être associée à tout projet éventuel de mise en valeur du site tel qu'elle le propose :

En premier, pour la conservation patrimoniale essentielle : concertations avec des propriétaires de parcelles, étude en vue de la consolidation des tronçons d'aqueduc qui sont en bon état pour les rendre pérennes, par des spécialistes avérés des ouvrages archéologiques. Sécurisations des tronçons menaçant de s'effondrer par signalisation des parties dangereuses, recherches de partenaires financiers pour cette opération de sauvetage ;

En second, la mise en valeur éventuelle du site par deux types d'aménagements simultanés - Installations de points de vue privilégiés, à partir de la route de Limans ;

- *et/ou tracé d'un sentier dans les parcelles non habitées, afin de constituer un parcours à pied à partir de Forcalquier-ville, avec l'accord des propriétaires, pour permettre de visiter des tronçons d'aqueduc présentant un intérêt. Ces deux aménagements seraient accompagnés de pancartes explicatives, historiques et techniques sur le monument, mais aussi portant des informations botaniques et faunistiques*



L'aqueduc en un point où il est complètement effondré

L'aqueduc de la « Mère des Fontaines »

Dans les vallons alimentant la partie supérieure du ruisseau du Viou, qui par ses gorges étroites défendait un des côtés du territoire de Forcalquier, sont encore captées plusieurs sources dont certaines sont connues et exploitées depuis la fin du Moyen-Âge.

En effet, à la fin du XV^e siècle, il n'existait aucune eau courante en ville ; l'approvisionnement se faisait au moyen de citernes récupérant l'eau des toits ou en puisant l'eau des puits, dont certains existent encore comme le puits Saint-Joseph dans les murs de Notre-Dame du Bourguet, souvent pollués par les déjections qui, courant les rues, s'infiltraient.

Il fallait aller chercher l'eau potable à la Bonne Fontaine ou à la fontaine de la Louette et, sans doute, des porteurs d'eau parcouraient-ils la ville pour la vendre à qui ne pouvait aller aux fontaines. Les syndics de la ville décidèrent alors de capter les sources du Viou et d'en conduire l'eau jusqu'en ville au moyen d'un aqueduc.

L'ensemble de ses sources ou captages constitue un réseau complexe comprenant par exemple le puits Saraire, le puits Avril, la source des Templiers, le captage des Pénitents... Ils ont été réunis au cours des temps en ce qu'on appelle la « Mère des Fontaines » d'où démarrait l'aqueduc.

L'eau de certains anciens captages, avant d'atteindre l'aqueduc proprement dit, passait dans des conduits cylindriques creusés dans des pierres parallélépipédiques de près de un

mètre de long et assemblés bout à bout. On en a retrouvés sur place, mis au jour par des travaux modernes sur les captages. D'autres, de taille plus modeste, ont été découverts aux alentours de la fontaine Jeanne d'Arc, en ville.

Cyprien Bernard rapporte que les moines Cordeliers de Forcalquier auraient aidé la population à construire l'aqueduc. Jean-Yves. Royer, récuse cette version car d'après les comptes trésoraires qu'il a dépouillés aux archives municipales de Forcalquier, ce serait la ville qui aurait financé les travaux. Notre réflexion nous amène à penser que, parmi les Cordeliers, il pouvait y avoir eu des religieux instruits et savants connaissant des livres ou des ouvrages d'art, copies d'antiques. Ceux-ci ont pu apporter une assistance technique à cette construction. Ce qui concilierait les deux théories.

L'aqueduc a été utilisé pendant au moins deux cent cinquante ans. On ne sait pas encore la date de son abandon. On sait seulement par un « prix fait » qu'il a subi des grosses réparations et était encore utilisé en 1730. De nombreuses autres recherches s'imposent donc et nous nous y employons



Intérieur de l'aqueduc



Regard dans l'aqueduc qui constitue un « bancàu » à cet endroit là.

PARCOURS

À partir de la « mère des Fontaines », l'aqueduc qui suit grosso modo la ligne de niveau 590 m de la carte IGN serpente au flanc de la colline du Grand Travers, traverse le ravin du Pain Perdu, suit le flanc de la colline des Arnauds, traverse le vallon de la Blacherie (aussi appelé « Blanchisserie » suivant les cadastres), suit le flanc de la colline de Saint-Marc pour aboutir vers la chapelle du même nom.

Son trajet est parfaitement connu et visible jusqu'au vallon de la Blacherie puis, il disparaît dans ce vallon et on ne sait où il passe au flanc du coteau de Saint-Marc. Est-il souterrain ou complètement détruit ? Il traversait l'arête du plateau vers l'église Saint-Marc pour descendre alimenter un réservoir dans ce quartier maintenant urbanisé. Pour le moment, nous n'avons pas localisé ce premier réservoir. Le réservoir actuel du château d'eau est alimenté en eau de la même façon mais par des conduits modernes qui arrivent aussi vers la chapelle Saint-Marc. On en voit le trajet direct à partir de cette chapelle. Il est probable que l'aqueduc originel suivait ce même parcours en sous-sol.

Un chemin suit la première partie de l'aqueduc, dont la partie supérieure est au même niveau que le sol en une sorte de terrassement dont il serait le « bancàu » (ou le mur de restanque). À d'autres endroits, l'aqueduc est au flanc d'une pente assez raide (partie au-

dessus du pont du ravin du Pain Perdu) ; plus loin, il se comporte vraiment comme un mur de restanque et matérialise même des limites de propriétés.

On ne connaît pas avec exactitude son trajet dans la partie urbanisée de Forcalquier. Cependant l'observation attentive du cadastre napoléonien nous a donné une partie du tracé qui passe par les quartiers, de Saint-Sébastien et de Saint-Michel, dont la toponymie est maintenant oubliée. Ce nom de Saint-Michel, qui a dû être celui d'une chapelle disparue, est peut-être la raison pour laquelle on a donné son nom à la fontaine Saint-Michel.

Ce tracé urbain vient d'être confirmé, grâce à l'un de nos adhérents, le père Gabriel Conte, qui nous a signalé, dans une propriété privée, un tronçon de l'aqueduc bâti, dont le calibre est diminué, mais qui comporte un regard appareillé et daté qui confirme une rénovation ou une dérivation.

DESCRIPTION DU MONUMENT

L'aqueduc a été construit entre 1495 et 1512, d'une longueur estimée à 3 km, destiné à approvisionner Forcalquier *intra muros* en eau de source pour deux fontaines créées à la même époque : les fontaines Saint-Michel et Saint-Pierre (devenue Jeanne d'Arc).

Il est réalisé en surface et encore visible sur, au moins, le tiers de son parcours total. Il se présente comme une voûte en plein cintre continue d'environ 1,50 m de hauteur intérieure, de 1 m de largeur intérieure, établie sur 2 murs verticaux parallèles, en moellons à peine équarris d'environ 0,30 m x 0,30 m, et d'une épaisseur de 0,50 m. La voûte cintrée est composée, à l'origine, de pierres s'autobloquant sans liant, soit bloquées par un béton posé sur coffrage de planches posées sur cintres, soit encore en forme de bâtière.

Ces différents types de voûtes, suivant les tronçons, évoquent de multiples reprises et réparations effectuées au cours des âges.

Tout au long du parcours nous avons observé des parties de l'aqueduc creusées dans le roc qui se trouvait sur le tracé de l'aqueduc, la voûte est alors établie sur le roc

À l'intérieur, il comporte au sol une conduite maçonnée de profil en U, de dimensions intérieures d'environ 0,25 m de largeur et d'au-moins 0,20 m de profondeur, s'appuyant toujours contre le mur aval. Elle est probablement rendue étanche par un revêtement encore à préciser. À côté, le sol restant constitue un chemin de circulation pour les fontainiers.

L'aqueduc est ponctué de jours donnant quelques bribes de lumière, et de regards latéraux, positionnés de place en place, fermés par des portes par lesquelles un homme pouvait pénétrer pour examiner la voûte et curer la canalisation sur toute sa longueur. Ces ouvertures ont un encadrement en pierres de taille et correspondent à une surélévation locale de la voûte. Nous avons nommé « guérites » certaines de ces ouvertures permettant d'entrer debout et comportant un fronton triangulaire. Sur le piédroit d'une de ces guérites nous avons découvert un petit bas-relief représentant une petite rosace de type roman, décoration voulue ou remploi ?

Sur son parcours, à la traversée d'un ravin devenant un torrent en temps de pluie, alors que nous pensions que l'aqueduc n'existait plus sur ce terrain fort bouleversé, nous avons découvert une sorte de gué appareillé de très grosses pierres à peine équarries, et par raisonnement, nous en avons déduit que l'aqueduc passait au-dessous. En effet, nous éclairant « au briquet » avec Martine Favras lors de notre première exploration, nous avons découvert que l'aqueduc, se réduisait et passait bien sous le ravin, protégé par ce « fort » de grosses pierres qui avait évité l'affouillement du sol par le torrent.

ETAT DE L'AQUEDUC

Il est variable au long de son parcours : tronçons complètement détruits et en ruines, tronçons parfaitement conservés, tronçons réellement dangereux car la voûte, ouverte sur quelques centimètres, peut s'effondrer au moindre surpoids. Nous avons exploré tout son parcours et

identifié ces portions. Il passe, pour sa plus grande partie, sur des terrains agricoles non exploités et il s'avère important de pérenniser les meilleurs tronçons et de sécuriser les autres.

PERSPECTIVES

Curieusement cet aqueduc ne figure sur aucune carte de l'I.G.N., ni sur les anciennes cartes d'état-major, ni sur celle de Cassini, ni même sur le cadastre actuel, pas plus que dans la carte archéologique : En somme, connu de tous ici, mais ignoré par tous !

Seul le cadastre napoléonien figure quelques tronçons, sans que l'on puisse dire, pour le moment, si les tronçons manquants signifient l'abandon du réseau ou sa présence souterraine.

Il semble cependant que cet aqueduc ait été signalé dans divers documents officiels (P.L.U.), ou rapport de stage (Sandrine Laborde) ou par diverses associations, sans suite effective et sans qu'une étude exhaustive ait été entreprise, ni qu'aucun projet concret n'ait jamais été formulé et publié à notre connaissance

C'est pourquoi, passant aux actes, notre association s'est investie dans cette recherche et a déjà constitué un fonds documentaire important. Nous connaissons maintenant le tracé précis de son parcours aérien qui pourrait être représenté sur les cartes ou cadastres, les détails de son état, les tronçons qui devraient être préservés pour l'avenir

C'est aussi la raison pour laquelle, comme nous l'avons dit en préambule, notre association, en tant qu'association de défense du patrimoine, souhaite être partenaire dans ce projet qu'elle contribue à élaborer.

Jeanine Bourvéau



Deux « guérites », comme nous les avons appelées, sur le trajet de l'aqueduc

Mort d'un patriarche ou la grogne de M. Rolland André dit Delbosco.

Voici un triste événement survenu l'an dernier dans la forêt domaniale du Contadour du côté de Villesèche :

Amoureux des arbres et de la forêt que je peins depuis plus de soixante ans, j'ai eu la chance de connaître et découvrir l'arbre le plus majestueux et certainement le plus gros de la Haute-Provence.

Il s'agit d'un chêne qui ne devait pas être loin des 1 000 ans. À l'intérieur du tronc un grand creux permettait à trois adultes de se tenir debout à l'aise. J'ai entendu dire, par le responsable de l'O.N.F. qu'il y a quelques années un paysan élevait un cochon à l'intérieur de l'arbre. Protégé dans une parcelle domaniale il était pratiquement inconnu du public, même des chasseurs que j'ai interrogés l'ignoraient.

Eh bien ce monument de la nature n'existe plus !

Un pyromane ? Un imprudent ? Bref de toute façon l'auteur d'un acte criminel conscient ou non, a détruit par un incendie le territoire forestier où se trouvait ce patriarche unique. Malheureusement lorsqu'un canadair a largué sa masse d'eau sur l'arbre il n'a pas résisté au choc, il a éclaté et brûlé entièrement.

Il ne reste, comme vous pouvez le voir, qu'un vestige émouvant de ce magnifique spécimen.

Je pense que cette anecdote concernant la destruction de notre patrimoine écologique nous fera prendre conscience du comportement responsable que nous devons transmettre.



Photos Delbosco

Bulletin de l'Association Patrimoine du Pays de Forcalquier N°10-Novembre 2007

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs

Crédit photo : sauf mention contraire Jeanine Bourvéau /Patrimoine de Forcalquier

Photo de couverture : La meunerie du Moulin Delestic dans les années 1960, photo d'Emile Lauga, avec l'aimable autorisation d'Henriette Lauga, Reillanne

PATRIMOINE DU PAYS DE FORCALQUIER
Mairie , place du Bourguet , 04300 Forcalquier

Créée en Janvier 1996 cette association de bénévoles s'est donné pour buts de veiller et d'aider à la conservation des éléments de notre patrimoine, qu'il s'agisse de sites ou d'objets archéologiques, d'objets d'art, de mobilier, de livres anciens, de monuments ou de constructions. Son territoire d'intérêt est le Pays de Forcalquier, avec une attention particulière pour le canton de Forcalquier. L'action de l'association s'exerce dans différents domaines : Expositions, conférences, visites de sites, mise en valeur le patrimoine. Recherches et publications. Détection des éléments nécessitant une protection et alerte des services compétents. Inventaires du patrimoine rural ou inventaires photographiques.

Constituée de personnalités d'origines professionnelles complémentaires et diverses, profondément attachées à cette région, par naissance ou adoption. Elle est partenaire d'autres associations ayant les mêmes motivations ou objectifs au sein du "Groupement des associations de bénévoles du Patrimoine": le CLAPAS.

Publications : Tous les bulletins sont constitués de textes, dessins et photos inédits.

Prix : Bulletins annuels, N° 1 à 10 (1998 -2007) : 3 E. l'un.

Albums regroupant les N°1 à 5 et 6 à 9 : 15 E. (+4 E. expédition)

N°1 - 1998 -Origines de Dauphin. Patrimoine des livres. Camps de concentration. Sénéchaussée de Forcalquier (1)

N°2 -1999 - Mane et Châteauneuf. Sénéchaussée de Forcalquier (2). Principes de restauration. Sigonce : Château Bel Air. Forcalquier : L'hôtel d'Astier. Les oppida.

N°3 - 2000 - Lois sur l'Archéologie. Histoire contemporaine. Églises de Mane. Château d'Oraison. Forcalquier : Maison aux Masques à Forcalquier- Archives communales Forcalquier.

N°4 - 2001- Saint-Promasse à Forcalquier. Toponymie de Lincel. Églises vers Noyers/Jabron. Édifices romans du pied de Lure.

N°5 - 2002- Toponymie Franco-provençale. Les "Beauregard". Sources sulfureuses de la Laye. Moulins de Dauphin. Niozelles : la chapelle Saint-Alban.

N°6- - 2003 - Plaques de chancel de Limans. Forcalquier, sa mer, son lac. Deux mottes castrales au sud de Lure. Adret de Lure : notes historiques. Les églises du XIe siècle en Pays de Forcalquier.

N°7 -2004 - Une éolienne. L'orgue de Forcalquier. Toponymie de Saint-Etienne. Chapelle St-Sébastien à Saint-Etienne. Le Seigneur de Lincel. Propos de Céramiques (1).

N°8 - 2005 - Forcalquier : - Ses sous-sols. Un ancien moulin à huile. L'église du St-Sépulcre. Clocher de La Brillanne. Castra en Pays de Forcalquier. Découverte du Pays d'Apt - Propos de céramiques.

N°9 -2006 – Olbia de de Provence. Sauvetage de l'église St-Martin les Eaux, Musées du Pays de Forcalquier. La mine de Sigonce. Parentés étymologiques. Propos de céramiques. Distillerie Augier.

N°10- 2007 - Le moulin Delestic. Toponymie pré-indo européenne (1). Le patrimoine religieux de Lurs. Le château de Malijai. L'aqueduc de la Mère des Fontaines. Mort d'un patriarche.

Bulletins Spéciaux de l'exposition "Des Bas-Alpins dans la Tourmente"

Prix : Les 4 premiers, 4 E. par bulletin. : 15 E. (+2 E. expédition)

N°1 - Novembre 1998 - L'Usine de Saint-Auban - Les chasseurs Alpins.

N°2 -Novembre 1998 - L'Ambulance militaire de Forcalquier - Le Service de Santé aux Armées. L'Ouvroir de Forcalquier.

N°3 - Mai 1999 - Prisonniers français en Allemagne. Prisonniers allemands en France. Les réfugiés.

N°4 - Mai 1999 - Mobilisation - Remplacement des hommes - Pénuries, rationnement, restrictions.

N° 8 - Novembre 1999 - Récit de guerre d'Eugène Carrias - Manuscrit inédit de 1918, 150 p. plans, annexes, photos originales de l'auteur (1914) (épuisé). Coédition avec "C'est à dire" 2009 : 25 E

Catalogue 2006 de l'exposition "Autour de l'An Mil en Pays de Forcalquier" reprenant les panneaux et le textes de l'exposition : 16 E (+ 2 E. expédition)

Toute reproduction interdite sans autorisation spéciale

Directeur de publication Jeanine Bourvéau-Ravoux

Déclaration du périodique n° 158 du 21/7/1998

Déclaration de ce bulletin annuel n°10 : Novembre 2007. Réédition Avril 2014

ISSN 1295-4985